

Le Konzerthaus sur l'Elbe ne connaît pas si souvent une telle ovation, qui plus est lorsqu'il s'agit de danse et non, comme c'est généralement le cas, d'une grande œuvre symphonique. Sasha Waltz et sa compagnie ont réussi ce tour de force le 7 janvier dans la grande salle de l'Elbphilharmonie de Hambourg. Avec "The Young Gods" de Suisse, ils ont fait sortir les Hanséates* de leurs gonds lors des applaudissements finaux : le public a crié, applaudi et piétiné à tout rompre. Et à juste titre. Pendant une heure et quart, les douze danseurs* avaient livré un spectacle furieux - hautement dynamique et pourtant empreint d'un calme intérieur tout à fait particulier.

"In C" est une chorégraphie hautement transformable pour - dans ce cas - douze femmes et hommes sur la musique du même nom de Terry Riley (né en 1935). Il avait déjà composé cette œuvre en 1964, qui fut l'étincelle initiale de la "musique minimale". Sur deux pages seulement de la partition, il donne 53 phrases musicales autour de la note do, que les musiciens peuvent utiliser de manière variable - il en résulte une œuvre certes identique dans sa structure de base, mais toujours différente dans son exécution. Par analogie avec la musique, Sasha Waltz a également développé 53 séquences de mouvements chorégraphiques dès 2021, que les danseurs* peuvent créer individuellement, mais dans un cadre précis et prédéfini. "C'est une pièce sur le fait de faire partie d'un groupe en tant qu'individu, et non d'être un individu dans un groupe", déclare Sasha Waltz elle-même dans le programme. Ainsi, la chorégraphie et la musique sont tout aussi transformables, elles s'adaptent aux circonstances respectives 'à la manière d'un caméléon'.

La première représentation au Radialsystem de Berlin n'a pu être diffusée qu'en streaming en raison de la crise de Corona (voir tanznetz du 7.3.2021). Depuis, Sasha Waltz présente toutefois l'œuvre en direct - avec différents musiciens* dans des lieux changeants, parfois très particuliers : sur le toit de l'Opéra d'Oslo, sur un chantier naval à Rotterdam (avec 50 danseurs* et musiciens* locaux), devant l'autel de la cathédrale de Berlin, devant la Neue Nationalgalerie à Berlin, dans la cour d'honneur non couverte du château de Ludwigsburg, pour n'en citer que quelques-uns. Le blog photo d'Ursula Kaufmann reflète la représentation à l'université Folkwang dans le cadre du Ruhrfestspiele 2023, en juin 2023, la pièce a été présentée à Kharkiv avec des danseurs* ukrainiens (voir tanznetz du 22.6.2023).

A Hambourg, la partie musicale a été confiée pour la première fois à "The Young Gods" (fondé en 1985), trois excellents musiciens pas si jeunes que ça, issus de l'avant-garde électro et techno : Bernard Trontin (percussions, électronique), Franz Treichler (guitare, sampler, ordinateur, voix) et Cesare Pizzi (ordinateur, sampler), et cette version électro avec des intermèdes de percussions impressionnants convient particulièrement bien à la pièce.

Au début, tout le monde - y compris les trois musiciens - arrive ensemble sur la scène éclairée au fond par des lampes rouges. Pendant cinq minutes, ils marchent en désordre - sans musique encore -, s'arrêtent, continuent à marcher comme s'ils

cherchaient leur place, jusqu'à ce que les musiciens se retrouvent derrière leurs instruments et qu'un rythme commence, comme un métronome. Avec une lumière de plus en plus forte, les danseurs* commencent à balancer les bras, à hausser les épaules, à les lever ou à les baisser, à étirer ou à plier les bras et les jambes, de manière désordonnée et pourtant en suivant un ordre. Au beat s'ajoutent des passages mélodiques issus des samplers, de la guitare électrique ou des percussions, et c'est ainsi que se déploie sur scène, pendant les 70 minutes qui suivent, un chaos bien ordonné, adapté au rythme de la musique. Des groupes de deux ou plusieurs danseurs* se forment apparemment au hasard, s'imitent (ou non) les uns les autres, reprennent (ou non) un modèle de mouvement, se laissent entraîner par d'autres (ou non), s'arrêtent dans une arabesque (ou non), s'unissent soudain à l'unisson (mais très brièvement), pour se séparer à nouveau ou s'unir à plusieurs - toujours guidés ou en dialogue avec la musique, mais aussi en dialogue permanent les uns avec les autres.

Les rythmes déploient une magie irrésistible qui aspire littéralement le public et le met en transe, certains dodelinent de la tête, d'autres balancent leur corps, et presque plus aucun tousotement ne s'égare dans la salle. Dans une salle comble, le public suit avec fascination l'activité ondulante sur la scène, ces danseurs* fantastiques dans leurs costumes sobres et aux couleurs claires de Jasmin Lepore, avec des pantalons longs ou des shorts et des hauts amples, dans le design d'éclairage raffiné d'Olaf Danilsen. Le son se gonfle et se dégonfle comme des vagues, les danseurs* se rassemblent ou se dispersent comme des nuées d'oiseaux - c'est comme si l'on glissait sur des rails invisibles jusqu'à ce que tout se termine en douceur et que l'on s'envole vers des horizons lointains et éthérés. Après une brève seconde d'étonnement, les applaudissements éclatent, une tempête d'enthousiasme se déchaîne, comme l'Elbphilharmonie en a rarement connu. La joie se lit sur le visage de tous les participants. Une soirée grandiose.